

L'ARCHE *Editeur*

**Heinrich HENKEL**

Les Branlefer

Traduit par  
Jo VAN OSSELT , Gaston JUNG

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

HEINRICH HENKEL

LES BRANLEFER

L'ARCHE

HEINRICH HENKEL

LES BRANLEFER

Texte français  
de  
Jo Van Osselt et  
Gaston Jung

Droits de représentation théâtrale, de  
radiodiffusion et de télévision réservés.

L' A R C H E  
86, rue Bonaparte  
75006 PARIS

PERSONNAGES

Auguste LOTSCHER , 57 ans

VOLKER, 26 ans

EGON, un monteur, 34 ans

Le Chef , 57 ans

PREMIER ACTE

Un labyrinthe de tuyaux dans un grand tunnel. Un jeune peintre fait son apparition ; il est habillé d'une combinaison de travail blanche neuve. Il est habillé d'une combinaison de travail blanche neuve. Il est accompagné du chef, vêtu avec sobriété, mais avec une touche sportive. Ils regardent autour d'eux.

LE CHEF : Lôtscher ! Lôtscher !

Après un bon moment, la tête pâle du vieux peintre Auguste Lôtscher apparaît entre les tuyaux, en haut.

LOTSCHER : Oui - je descends ! - j'arrive !

Les jambes engourdis, il descend des tuyaux et va vers le Chef.

LE CHEF : Bonjour Lôtscher.

LOTSCHER : Bonjour Chef !

LE CHEF : Alors, ça va ?

LOTSCHER : Ben ... ça va ...

LE CHEF fait un pas en arrière : J'ai amené du renfort. Volker, ça, c'est Monsieur Lôtscher.

Lôtscher lui serre la main.

VOLKER : 'Jour.

LOTSCHER : 'Jour. (Il se tourne tout de suite vers le Chef.) Hier, tout à coup, un des tuyaux est devenu tellement chaud que j'ai dû le laisser. Mais je l'ai terminé ce matin. Ça n'allait vraiment pas autrement.

LE CHEF : Comment ça ?

LOTSCHER : Eh ben, tout à coup, il y a un liquide qui chassait, dès que je l'ai entendu, le tuyau est devenu chaud à s'y brûler.

LE CHEF : Où en sommes-nous, maintenant ?

LOTSCHER : Ben, les dix tunnels d'arrivée, là à droite, venant de la centrale de distribution, ont reçu une première couche de peinture.

LE CHEF : Et maintenant, on attaque le couloir central ?

LOTSCHER : Ben oui - Puis après ce sera le tour des quatorze tunnels d'arrivée de gauche, ensuite on mettra une deuxième couche.

LE CHEF : Bien. Volker ! Volker pourra vous donner un sérieux coup de main.

LOTSCHER : Oui.

Le Chef sort de la poche de son veston une enveloppe de salaire jaune.

LE CHEF : Voilà votre paie.

LOTSCHER : Merci, Chef.

LE CHEF lui tend un carnet de reçus et un stylo à bille : Signez la quittance.

LOTSCHER s'exécute et rend le tout : Merci.

LE CHEF range tout dans une poche de son veston : Et voilà. Rien d'autre à signaler ?

Il regarde les tuyaux.

LOTSCHER : Non. Du matériel, y en a encore assez.

LE CHEF : Bien, bien. Vous montrerez à Volker ce qu'il a à faire, et puis, en avant, vos forces réunies ! Volker, Monsieur Lôtscher te montrera tout en détail. Après ça, j'espère que tu te donneras de la peine. Voilà - je reviens vendredi prochain. Si jamais il y a quelque chose, vous donnez un coup de fil à l'économat. Depuis la loge du concierge, comme d'habitude.

LOTSCHER : Bien, Chef, ça sera fait.

LE CHEF : Alors voilà - Bonne journée.

Il veut partir.

VOLKER : Et ma paie ?

LE CHEF se retourne : Quoi ? Bien sûr ! Je t'avais presque oublié ! C'est pourtant le moment ou jamais, pas vrai ? ( Il sort l'enveloppe et le carnet,

remplit une des feuilles du carnet et tend le tout à Volker, avec le stylo à bille. Volker signe, rend le carnet et ouvre l'enveloppe.) Tu ne dis rien ?

VOLKER : Merci.

LE CHEF, pressé : Voilà - Bonne journée!

Il sort.

LOTSCHER : Au revoir, Chef.

VOLKER qui compte ses billets : 'Voir.

LOTSCHER : Pourquoi t'as pas voulu dire merci ?

VOLKER : J'ai oublié.

Il remet les billets dans l'enveloppe et la glisse dans la poche de son pantalon.

LOTSCHER avec un petit rire étouffé : Pourquoi le vieux t'a choisi, toi ?

VOLKER : J'en sais rien.

Il sort un bref instant et revient avec un vieux sac de camping qu'il pose à côté des pots de peinture et des bidons de produits diluants entreposés sur un grand papier devant les tuyaux.

LOTSCHER : T'as quel âge ?

VOLKER : Vingt six ans.

LOTSCHER : Encore jeune. Et qu'est-ce que tu sais faire ?

VOLKER : Ce que j'sais faire ?

LOTSCHER : Ce que t'as appris, quoi ?

VOLKER : Je sais peindre de l'émail satiné et des vernis. Entoilier.

LOTSCHER : Aha.

VOLKER : Recouvrir de grandes surfaces. Je sais dessiner des lettres. Peindre du faux-bois.

LOTSCHER : Aussi les noeuds de faux-bois ?

VOLKER : Oui, aussi. Je sais tapisser - Peindre au pistoler - Dorer à la feuille.

LOTSCHER : Dorer à la feuille ?

VOLKER : J'ai fait le blason doré sur la porte d'entrée vitrée de l'hôtel Atlantic.

LOTSCHER : C'était pour ton patron d'apprentissage ?

VOLKER : Oui.

LOTSCHER : Eh ! Ben ici, il faut peindre des tuyaux.

VOLKER : Faut avoir tout fait dans la vie.

LOTSCHER : Avec qui tu as travaillé en dernier ?

VOLKER : Avec Einberger.

LOTSCHER : Ah ! Ferdinand ? Il est contremaître maintenant ?

VOLKER : Oui.

LOTSCHER : C'est avec lui que j'ai débuté. Qu'est-ce qu'il a comme boulot en ce moment ?

VOLKER : Il a la caserne "Lieutenant-Général Foertsch".

LOTSCHER : Rénovation ?

VOLKER : Non, construction neuve.

LOTSCHER : Comme chef de chantier ?

VOLKER : Oui.

LOTSCHER : Combien d'ouvriers ?

VOLKER : Une bonne quarantaine.

LOTSCHER : Et toi ? Pourquoi le vieux est allé te chercher là-bas pour te faire travailler ici ?

VOLKER : J'sais pas. Peut-être qu'Einberger ne voulait plus de moi.

LOTSCHER : Tu crois ?

VOLKER : Oui, je voulais qu'il me rembourse mes frais de déplacement. Il a dit : pas question. Alors j'ai demandé cinq centimes de plus à l'heure.

LOTSCHER : Il te les a donnés ?

VOLKER : Oui. Mais tout de suite après le vieux m'a envoyé ici.

LOTSCHER : Ah ... ! Voilà pourquoi tu es ici. Ça faisait justement son affaire. Je vois ce qu'il a derrière la tête. Tiens, tiens. Des peintres en tuyauterie, des branlefers, c'est toujours mieux payé que les autres.

VOLKER : Oui.

Il met la main sur un tuyau.

LOTSCHER s'approche : Ceux-là, ils ne rouillent pas.

VOLKER : Pourquoi ?

LOTSCHER : Parce que c'est moi qui les ai peints.

VOLKER : Quand ?

LOTSCHER : Y a quatre ans.

VOLKER marche le long des tuyaux et essaie d'en avoir une vue d'ensemble :  
Combien de temps faut-il pour tout ça ?

LOTSCHER : Ici, en mettant deux couches, j'en ai pour cinq mois environ.

VOLKER : Deux couches ?

LOTSCHER : Si ceux d'en haut l'ordonnent, je dois mettre deux couches ...

VOLKER : C'est le vieux qui dit ça ?

LOTSCHER : Non. Lui me dit de faire ce que l'intendance désire.

VOLKER : Pourtant ça ne peut pas rouiller. Pourquoi deux couches quand une suffit ?

LOTSCHER : Je n'en sais rien, moi.

Volker examine les tuyaux et le matériel de peinture. Puis regarde vers le fond du tunnel. Lotscher observe Volker.

LOTSCHER : Je te montre le boulot. Fais bien attention. Ici, nous sommes dans un couloir principal, situé entre la salle de machines E et la centrale de distribution.

VOLKER : Ça ne me dit rien du tout.

LOTSCHER : Ben, je vais t'expliquer. Il y a vingt neuf couloirs principaux qui ont tous la même hauteur que celui-ci.

VOLKER : On n'en viendra jamais à bout.

LOTSCHER : On ne te le demande pas. Trouver du boulot, ce n'est pas sorcier, mais le garder, voilà le problème. Mets-toi ça dans la tête. Les tunnels d'arrivée n'ont qu'un mètre cinquante de haut. Faut y marcher en baissant la tête.

VOLKER : Combien y en a ?

LOTSCHER : Environ trois cent quarante. Mais ils sont tous plus courts. Le plus long a environ soixante mètres. Ce tunnel central en compte deux cents. Il y a deux réacteurs ici.

VOLKER : Mmm ! ...

LOTSCHER : Ça t'épate, hein ?

VOLKER : C'est drôlement grand, tout ça.

LOTSCHER : Le printemps prochain, il doit s'y ajouter une usine d'aviation. Ils viennent d'acheter soixante dix kilomètres carrés de pâturages.

VOLKER : Ah bon ! Moi je croyais qu'ils fournissaient seulement l'énergie à la ville ...

LOTSCHER : L'électricité qu'ils fournissent à la ville, ce n'est qu'un à-côté. Ils fabriquent essentiellement des aliments chimiques et des produits synthétiques. En plus, ils ont les raffineries de carburant à Hammelacker.

VOLKER : Pour eux, ce qui compte, c'est de garder une vue d'ensemble ...

LOTSCHER : Ben non, c'est pas ça. Je vois ce que tu veux dire. Ici, on n'est pas qu'un numéro, comme le prétendent toujours ceux qui travaillent dehors. Ils le disent tous.

VOLKER : Et alors ? C'est pas vrai ?

LOTSCHER : Non, c'est pas vrai. Celui qui a toujours travaillé dehors prétend, quand on lui dit qu'on travaille ici dedans, que c'est de la merde, que ce n'est rien pour lui, qu'ici on n'est plus personne. Ce n'est pourtant pas vrai. Premièrement, comme tu vois, ici on gagne plus. Et deuxièmement, il n'y a que neuf heures par jour, elles passent très vite. Et troisièmement, ici t'es casé. Primo, t'as toujours du boulot, ce qui n'est pas si sûr quand tu travailles dehors. Secundo, t'as une pension de retraite en plus des autres avantages sociaux légaux. Et mieux, qu'est-ce que tu penses de ça ! hein ? ... Ici, ils ont leur propre caisse de maladie ! Une société sportive et plusieurs comités d'entreprise. Tout comme dans un véritable gouvernement ! Régulièrement il y a des élections. Tu iras voir une fois le club de loisirs et la salle de concert. Il y a des bowlings. Des tournois de bridge, d'échecs. Il y a une grande salle de théâtre. Tout ce que tu peux rêver. D'ailleurs la plupart des gens qui travaillent ici ne rentrent chez eux que pour dormir.

VOLKER : Y a aussi un club pop ?

LOTSCHER : Bien sûr ! Au centre Education et Industrie où les apprentis suivent les cours, y a un club de ce genre.

VOLKER : Voilà enfin quelque chose pour moi.

LOTSCHER : Oui, seulement toi, tu ne pourras pas y aller.

VOLKER : Et pourquoi ?

LOTSCHER : Tout ça, c'est réservé au personnel de l'entreprise. Nous on fait partie d'une firme extérieure.

VOLKER : Merde. Pourquoi vous me racontez tout ça alors ?

LOTSCHER : Je n'y peux rien, moi.

VOLKER : Je m'en fous, d'ailleurs. Ça m'intéresse seulement si je peux en profiter, sinon je m'en fous. Travailler dehors, c'est pas plus mal.

LOTSCHER : Arrête ! Hé ! Les particuliers, c'est toujours en train de ronchonner. Avec eux, t'as que des ennuis. Quoi que tu fasses, ça n'est jamais bien. Ici au moins, tu as la paix. Ceux d'en haut te disent ce que tu dois faire, tu le fais et tu as la paix. Et tu gagne plus.

VOLKER : D'accord. Où sont les waters ?

LOTSCHER : Si vraiment ça urge, tu vas au bout d'un couloir, tu montes jusqu'au troisième étage avec l'ascenseur et tu suis les indications.

VOLKER : Ici en bas, y a pas un trou, si on veut juste pisser un coup ?

LOTSCHER : Je le fais parfois aussi. Mais ne te fais pas pincer. Dans chaque couloir, il y a une bouche d'égoût.

VOLKER : D'un autre côté, la promenade jusqu'aux waters, ça changerait le paysage. Si on fait le trajet aller-retour trois fois par jour, le boulot paraît peut-être moins ennuyeux.

LOTSCHER : C'est alors que le boulot devient vraiment ennuyeux. Si tu fais ton plan pour la journée, elle passe comme un rien. Tu te concentres bien là-dessus et en un clin d'oeil tu es au soir.

VOLKER : Il y a des bonnes femmes, là-haut ?

LOTSCHER : Hein ?

VOLKER : Là-haut. Y a quelque chose à reluquer ?

LOTSCHER : Ah ! Plus maintenant. J'vois c'que tu veux dire. Dans le temps, oui. Maintenant, tous les locaux sont nettoyés par une espèce de machine. Ici en bas, il en passe une tous les dix jours.

VOLKER : Et dans les bureaux, y a des nanas ?

LOTSCHER : Ah, les p'tites dactylos ? Ça c'est pas pour toi.

VOLKER brasse dans un seau : C'est quoi comme peinture ?

LOTSCHER : Du caoutchouc chloré et du synthétique.

VOLKER : Dégueulasse comme ça pue.

LOTSCHER : On s'y habitue.

VOLKER : Y a que du gris ?

LOTSCHER : Tu ne vois pas ? Y a aussi des tuyaux bleus et des rouges.

VOLKER les découvre : Ah - là-bas !

LOTSCHER : En principe, il n'y a que du gris, du bleu et du rouge. Mais ils changent les couleurs à chaque nouvelle couche pour mieux pouvoir contrôler. En plus de ça, ils ont un appareil qui leur permet de mesurer l'épaisseur de la couche de peinture.

VOLKER : Et les pinceaux ? Des brosses en poil de porc ?

LOTSCHER s'approche d'un seau et choisit pour Volker un pinceau rond, extensible, avec un manche en biais : Voilà, prends celui-ci.

VOLKER le prend : J'en ai pas l'habitude.

LOTSCHER : Ça marche bien avec ça. Beaucoup plus vite qu'avec un pinceau rond ordinaire.

VOLKER : On ne pourrait pas y voir un peu plus clair, ici ?

LOTSCHER : Mais si. Dans le couloir il y a une baladeuse avec une ampoule de deux cents watts. Tu peux la prendre (Volker disparaît)

Volker disparaît dans les coulisses. Lotscher le suit des yeux. Volker revient avec la baladeuse.

LOTSCHER montre vers le haut : Tu l'accroches là.

Volker grimpe et rampe horizontalement dans le dédale des tuyaux. Quand Lotscher lui tend la baladeuse, il l'accroche à un tuyau.

LOTSCHER : Installe toi là, je te passe la peinture et le pinceau, comme ça tu peux t'y mettre tout de suite.

Il lui passe un bidon de peinture et le pinceau. Après quoi il regrimpe lui-même parmi les tuyaux.

VOLKER : On ne peint que les gris ?

LOTSCHER : Oui, toi, tu ne peins que les gris.

Le dialogue qui suit se dit pendant que les deux hommes, tels des limaces, glissent à reculons, couchés sur le dos entre les tuyaux, tout en les peignant.

VOLKER : Vous êtes ici depuis combien de temps ?  
LOTSCHER : Quoi ?  
VOLKER : Combien d'années ...  
LOTSCHER : Vingt sept ans.  
VOLKER : Mince ! Tant qu'ça ?  
LOTSCHER : A vrai dire trente cinq. Mais j'ai été cinq ans soldat et trois ans prisonnier de guerre. Après, comme je voulais une place stable.  
VOLKER : Moi, je ne tiendrai pas l'coup aussi longtemps. Sûrement pas.  
LOTSCHER : Tu ne veux pas rester ici ?  
VOLKER : Je crois que je ne le supporterai pas.  
LOTSCHER : On dit ça, mais on tient l'coup quand même. Tu verras. Chacun peut tenir le coup. Au début, ça a l'air affreux. Après, tout devient très simple.  
VOLKER : Rien que des tuyaux, toujours et toujours, éternellement ?  
LOTSCHER : Et alors ?  
VOLKER : C'est à devenir abruti, non ?  
LOTSCHER : Je n'ai encore rien remarqué, moi.  
VOLKER : Si seulement je n'avais pas mis cette combinaison de travail propre. Ces tuyaux sont pleins de poussière.  
LOTSCHER : Ah oui, je ne t'ai pas dit ! Tu dois prendre un chiffon ou sortir de l'étaupe de la caisse, là en-bas, prendre de ce qu'il y a dans le bidon et nettoyer avec ça systématiquement les tuyaux avant de les peindre.  
Volker descend et exécute les instructions que vient de lui donner Lotscher.  
LOTSCHER : Prends plus d'étaupe !  
VOLKER trempe l'étaupe dans le bidon : Putain, ce que ça pue. C'est quoi ça ? (il lit l'étiquette :) Trichloréthylène ? (Il renifle) Dis donc ! Ça rend fou, ce truc là ?  
LOTSCHER : Mais non. Faut seulement pas que ça arrive dans la bouche ou que ça touche une plaie.  
VOLKER qui escalade les tuyaux : C'est quand même dangereux. Ça devrait donner droit à une prime de risques.  
LOTSCHER : Ça n'existe pas. C'est pourquoi on est mieux payé.  
VOLKER : Ils paient mieux parce que le boulot est dégueulasse, mais pas pour ces machins au chlore.  
LOTSCHER : Pour ces trucs là, nulle part on ne te paie une prime.  
VOLKER : Avant, quand les peintres travaillaient encore avec du blanc de plomb, ils recevaient un litre de lait par jour, mais maintenant le blanc de plomb est interdit.  
LOTSCHER : Ici aussi, je recevais du lait au début. Mais déjà après une semaine, je ne le supportais plus. Cette odeur et le lait, ça ne va pas ensemble. Puis, le vieux m'a donné deux francs par semaine. Maintenant ces deux francs sont compris dans la paie.  
VOLKER : D'accord, mais les cinq centimes que j'ai en plus, je les ai parce que je suis peintre en tuyaux, branlefer, comme vous dites.  
LOTSCHER : Et alors c'est pas rien, non ? Si tu n'aimes pas l'odeur, tu n'as qu'à donner ton congé ? Le vieux m'en enverra un autre. (Volker astique les tuyaux avec son étaupe.) Moi, à ta place, je ne m'énervais pas. C'est comme ça. Quand j'ai commencé ici à ton âge, je devais me contenter de beaucoup moins. Je n'avais même pas de quoi m'acheter une salopette. C'est pourquoi je lavais la voiture de mon chef le dimanche matin. Maintenant tu ne dis même plus merci quand on te donne ta paie.  
VOLKER : Et alors ?  
LOTSCHER : Oh ! Je sais. Vous, les jeunes, vous voyez les choses autrement. C'est peut-être mieux comme ça. N'empêche que le résultat est le même. Si tu fais tes deux cents mètres à la file par jour, tu n'as pas à t'occuper du reste.  
VOLKER : Quoi, un couloir entier par jour ?  
LOTSCHER : Mais non, mètres-tuyaux. Ça correspond à environ cinq mètres de couloir.  
VOLKER : Cinq mètres de couloir font deux cents mètres de tuyaux ? C'est sans espoir.  
LOTSCHER : Oh ! Ça fait peut-être même un peu plus. Je n'ai pas mesuré les coudes.  
VOLKER : Pourquoi est-ce qu'ils n'ont pas encore fabriqué un robot pour peindre ces putains de tuyaux ?  
LOTSCHER : T'es cinglé ? Et nous alors ?  
VOLKER : On regarderait s'il fait bien le boulot.  
LOTSCHER : Pour ça, ils n'ont pas besoin de nous. Non. On pourrait s'inscrire dès demain au chômage. Tu sais ce que ça signifie, être sans travail ?  
VOLKER : Ce n'serait pas notre problème. C'est l'Etat qui devrait...

LOTSCHER : On n'a jamais vu qu'on payait pour ne rien faire.

VOLKER : L'industrie vit quand même de notre pognon.

LOTSCHER : Tu es bête. L'industrie vit de la recherche.

VOLKER : Et la recherche, ça coûte cher, et le fric, c'est nous qui le leur donnons quand nous achetons leurs produits.

LOTSCHER : Ne me raconte pas de bobards. Hé ! Dans le temps, c'était comme ça. De nos jours, les industries s'achètent réciproquement leurs produits. Ils ont besoin de tant d'argent pour leurs programmes interplanétaires - ils ne calculent même plus en argent - Crois-moi, ils n'ont pas besoin de nos quelques sous.

VOLKER : Vous n'arriverez pas à me faire avaler ça.

LOTSCHER : T'as qu'à voir l'électricité ! C'est l'industrie qui en consomme la majeure partie.

VOLKER gratte avec une truelle : Y a de la rouille ici.

LOTSCHER : Y a quoi ?

VOLKER : De la rouille.

LOTSCHER : Faut bien la gratter avant de la peindre.

VOLKER : Vous avez pourtant dit que ces tuyaux ne rouillaient pas.

LOTSCHER : Bien entendu, mais parfois un tuyau s'échauffe ou refroidit brusquement, et c'est alors que des fissures se forment sur les joints de soudure. On n'y peut rien. L'eau de condensation y pénètre et ça rouille un peu. De toute façon, tu peux être sûr que le poids de ton corps déboîtera un jour ou l'autre un des tuyaux. Il te faut alors t'éloigner jusqu'à ce que quelqu'un vienne le resouder.

VOLKER : Qu'est-ce qui en sort ?

LOTSCHER : Quand il y a une fuite ?

VOLKER : Oui.

LOTSCHER : Parfois un liquide, parfois de l'air ou quelque chose dans ce genre.

VOLKER : C'est dangereux ?

LOTSCHER : Ben ! Qu'est-ce que t'as toujours avec ton "dangereux" ! Mais non ! S'il y avait du danger, ils nous le diraient.

VOLKER : Tu sais ce qui coule dans ces tuyaux ?

LOTSCHER : Non.

VOLKER : A propos, comment ça se passe pour le casse-croûte, ici ?

LOTSCHER : Officiellement, y en a pas. Mais on peut manger une tartine à l'occasion.

VOLKER : C'est au moins quelque chose.

LOTSCHER : Le chef est assez coulant, de toutes façons, il y en a qui ne tiennent pas le coup jusqu'à midi. Il y a quelques années, y en avait un ici, il allait toujours aux chiottes et fumait des cigarettes.

VOLKER : Je ne fume pas.

LOTSCHER : Moi non plus.

VOLKER : Je fumais avant.

LOTSCHER : T'as arrêté ?

VOLKER : Oui.

LOTSCHER : Exactement comme moi. Ah ! C'est pour ça que le chef t'a envoyé ici, parce que tu ne fumes pas ! On n'en a pas besoin, c'est interdit ici, tu savais ?

VOLKER : C'est qu'il y a sûrement quelque chose de dangereux ici.

LOTSCHER : Faut pas avoir peur. Si tu fais gaffe, il n'y a rien de dangereux.

VOLKER : J'ai apporté des sandwiches.

LOTSCHER : Tu peux manger tranquillement. A cette heure-ci il ne vient personne.

Volker descend, se nettoie les mains à l'aide de l'éponge. Il sort de son sac de camping un paquet emballé dans du papier-alu et en retire un sandwich. Il s'assied sur un pot de peinture et se verse du café dans le couvercle-gobelet de la bouteille-thermos.

LOTSCHER : Mais ne fais pas trop long.

VOLKER : Non.

LOTSCHER, pendant que Volker mastique : Le mieux c'est de faire le maximum d'avance le matin. Comme ça, tu n'es pas bousculé en fin de journée.

Silence.

VOLKER remballé ses sandwiches, vide son gobelet de café, referme la bouteille-thermos et range tout dans son sac. Il se lève. : Pas possible ! Cette puanteur me colle déjà sur la langue. Ça a un goût bizarre. Pouah !

LOTSCHER : Ce n'est pourtant pas du poison. Pas l'odeur. Faut seulement veiller à avoir toujours les mains propres.

VOLKER : Merci !

LOTSCHER : Il ne faut pas être trop délicat, ici.

VOLKER : Vous croyez que j'ai envie d'attraper une de ces maladies sournoises qui diminue son homme d'année en année ?

Il remonte dans les tuyaux.

LOTSCHER : Tu as déjà souvent peint des tuyaux ?

VOLKER : Une fois, j'ai fait une chaufferie. Je l'ai liquidée en quatre heures. A part ça, uniquement des fenêtres, des portes, à la détrempe. Les fenêtres et les portes, c'est ma spécialité. A la fin, je faisais mes trente quatre fenêtres en huit heures.

LOTSCHER : Avec Ferdinand, à la caserne ?

VOLKER : Oui ! Vous vous rendez compte. Voilà qu'il s'amène un jour pour me dire que trente quatre fenêtres, ça pouvait aller couci, couça ...

LOTSCHER : Qu'il disait.

VOLKER : Oui ! Comment vous trouvez ça ?

LOTSCHER : Le Ferdinand, je le connais depuis ma première année d'apprentissage. Il a toujours eu la langue plus rapide que le pinceau, ce flemmard.

VOLKER : Exactement !

LOTSCHER : C'est pourquoi le chef m'a envoyé ici, et pas lui. Parce que, déjà à ce moment là, il n'était pas assez sérieux. Moi en tout cas, jusqu'à maintenant, je n'ai jamais déçu le chef. Ça, tu peux me croire. (Il jette un coup d'oeil sur le travail de Volker) Eh là, tu ne me mets pas de la peinture sur les tuyaux bleus !

VOLKER : Non, j'ai juste effleuré.

LOTSCHER : La grande confiance dont je jouis auprès de mon chef, ne peut s'acquérir qu'avec de longues années de travail consciencieux. Par exemple je reçois ici cent francs comme prime de Noël. Comme marque de confiance, dit le chef.

VOLKER : On a reçu plus que ça. Entre deux cents et trois cents. Et Einberger a reçu un treizième mois.

LOTSCHER : Dieu sait pourquoi on vous a donné ça. Peut-être qu'on vous devait encore des primes de vacances ?

VOLKER : Non, ça on le reçoit à part. Je ne crois pas. Des primes à Noël. Qui peut s'offrir le luxe de vacances en hiver ?

LOTSCHER : Personne n'a pu recevoir une plus grosse prime de Noël que moi. Tu ne pourras jamais me faire croire ça. Non, tu m'entends. Volker, ce serait trop injuste ! Aucun autre ne jouit d'une plus grande confiance que moi auprès du Chef. Mets-toi ça dans la tête : ici, tu représentes le Chef. L'entreprise. Si tu n'es pas de toute confiance, on nous fout à la porte. Et c'est une autre entreprise qui viendra nous remplacer. Moi, je représente ici notre entreprise, y compris Ferdinand et tout. N'oublie pas ça.

VOLKER : Moi aussi.

LOTSCHER : Pas si vite. Quand tu seras au courant.

VOLKER touche un tuyau fraîchement peint : Merde ! Bordel de merde !

LOTSCHER le regardant : Avoue que tu t'y es mal pris.

VOLKER est redescendu et s'essuie les mains avec de l'éponge : Mes mains tremblent.

LOTSCHER : A cause du trichloréthylène. C'est mauvais pour les mains si on en emploie trop. Tu sais, ça enlève la matière grasse de la peau.

Volker escalade les tuyaux pour regagner sa place.

LOTSCHER : J'ai développé un système qui permet de peindre les tuyaux parfaitement bien, sans qu'on s'en mette partout. D'abord, il te faut peindre le dessous du tuyau le plus éloigné, de la largeur du pinceau. Après, le suivant, vu d'où tu es. Puis le suivant. Et ainsi de suite. Et alors, il faut t'approcher par le côté opposé. Mais aussi par en-dessous. Jamais de plus d'un demi-mètre. Tu comprends ?

VOLKER : Mmm.

LOTSCHER : Et quand tu arrives sur une rangée d'où tu peux atteindre une rangée supérieure, tu peins ces tuyaux-là d'abord par en-dessous, avant de te déplacer plus loin. Comme ça, tu n'as plus besoin de passer par la suite entre les tuyaux déjà peints. On peint toujours d'abord la partie inférieure, et par la suite seulement le dessus. Si l'on commençait par le dessus, des gouttes de peinture tomberaient ici et là sur les tuyaux de dessous et on pataugerait dedans. Tu comprends ?

VOLKER : Oui.

LOTSCHER : Et toujours tremper le pinceau d'un centimètre seulement, le tourner dans la main jusqu'à ce que plus une seule goutte n'en tombe, et alors un coup tout droit et un coup de retour, et puis vérifier si tu n'as pas laissé de loupée.

VOLKER : Mais pourtant, personne ne va s'en apercevoir.

LOTSCHER : Ah ! Qu'est-ce que tu en sais ! Avec moi, ces dernières années, ils n'ont plus tellement contrôlé, car ils n'ont jamais rien trouvé. On peut se fier à mon travail. Mais quand ils verront qu'il y a un nouveau, ils reviendront contrôler plus souvent. Gare s'ils trouvent un défaut. Tu ne les connais pas encore. Ils arrivent avec un miroir au bout d'une longue perche et une lampe de poche et ils fouinent partout.

VOLKER : Chez moi, ils peuvent toujours venir.

LOTSCHER : Ne dis pas ça à la légère.

Ils travaillent en silence.

LOTSCHER : Une fois, il y a eu deux mètres d'eau ici.

VOLKER : Ah oui ?

LOTSCHER : C'est venu comme l'éclair.

VOLKER : Oui ?

LOTSCHER : J'étais là-haut, et tout à coup, c'est venu comme un torrent, par le fond.

VOLKER : Avec des rats ?

LOTSCHER : Pas ici, voyons. L'eau s'accumulait, montait toujours plus haut.

VOLKER : Et alors ?

LOTSCHER : Depuis ici, je me suis glissé tout le long jusqu'à la centrale de distribution. Elle aussi se trouvait sous l'eau.

VOLKER : Ah, dis donc !

LOTSCHER : Le pire était que les tuyaux là-bas passent à travers un mur. Je ne pouvais pas aller plus loin. Et pas âme qui vive ni à droite ni à gauche.

VOLKER : Vous avez appelé ?

LOTSCHER : Oui. Mais dans ces cas là, tu peux gueuler longtemps.

VOLKER : Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

LOTSCHER : Je n'entendais que des bruits. Au début, l'eau qui coule, des gargouillis. Puis, à l'autre bout du tunnel, une porte a cédé et quelque chose chassait. Ensuite, il y a eu des craquements, comme quand il y a un court-circuit.

VOLKER : Et la lumière s'est éteinte ?

LOTSCHER : Non, elle n'était pas éteinte. Ça sentait seulement le roussi. Et tout à coup, tout autour il y a eu un vrômbissement. Oh là, là ! Les ventilateurs étaient tombés en panne, mais se remettaient en marche dans la minute qui suivait.

VOLKER : Et alors ?

LOTSCHER : Et deux heures après, l'eau s'était retirée et plus un seul des ascenseurs ne fonctionnait. Et au fond dans la centrale de distribution, là où on arrive en descendant l'escalier, on a trouvé un garç du contrôle de sécurité. Noyé.

VOLKER : Noyé ?

LOTSCHER : On suppose qu'il avait essayé de me tirer de là.

VOLKER arrête de peindre : Comme des rats dans leur trou.

LOTSCHER : Noyé.

VOLKER : Du contrôle de sécurité ?

LOTSCHER : Oui.

VOLKER : Ça existe ?

LOTSCHER : Ça existe. Avec des révolvers.

VOLKER reprend son travail : Incroyable !

Ils travaillent en silence.

VOLKER : Au fait, vous avez des enfants ?

LOTSCHER : Trois fils. Trente six, trente cinq et trente trois ans. Tous mariés.

VOLKER : Alors vous êtes sûrement grand-père.

LOTSCHER : Oui, un fils de mon aîné. Il habite Trèves.

VOLKER : L'un d'entre eux est aussi devenu peintre ?

LOTSCHER : Non. Pas un seul. Ils sont tous les trois fonctionnaires d'Etat.

VOLKER : Ils sont mieux lotis que nous.

LOTSCHER : C'est clair. Un fonctionnaire d'Etat est à l'abri jusqu'à la fin de ses jours. Sans parler de la pension. C'est tout simplement exclu de le congédier, à moins qu'il ne commette une faute grave.

VOLKER : Pour ça, c'est la même chose partout.

LOTSCHER : Oui, prenons par exemple l'Office du Cadastre où travaille mon aîné. Ça existera toujours. C'est obligé, aussi en période de crise. Celui-là, il a un emploi à l'épreuve des bombes.

VOLKER : Mon frère travaille à la Chambre de l'Industrie et du Commerce.

LOTSCHER : Ou à l'Office des Statistiques, où travaille mon second fils. C'est là qu'ils font des statistiques toute l'année. Ils font ça tout le temps. Ils sont obligés de le faire, car il y a toujours plus de gens. Et quand il y a des élections, et aussi pour savoir combien gagnent les gens et ce qu'ils pensent. Tout ça est nécessaire pour que la machine de l'Etat puisse fonctionner. Mes fils ont là les meilleures positions possibles. Tout y est réglé d'avance. Chacun a son bureau à lui.

VOLKER : Je crois que j'pourrais jamais tenir le coup dans un bureau.

LOTSCHER : Tu penses ?

VOLKER : Toujours assis sur une chaise, jusqu'à la retraite.

LOTSCHER : Minute ! Un marin est toujours sur son bateau, un routier toujours derrière son volant. Tous tiennent le coup. Question d'habitude. Nous, on peint des tuyaux. Tu vois ?

VOLKER : C'est ça justement. Jamais je ne pourrai m'y habituer.

LOTSCHER : Allez, allez ! Dans ta tête, y a encore beaucoup trop d'agitation. Parce que tu es jeune. Il faut que ça se tasse. Une fois que tu aurais fondé un foyer, et tout se concentrera sur ton enveloppe de paie, ces idées et ces lubies disparaîtront.

Ils travaillent en silence.

LOTSCHER : Ta petite amie, qu'est-ce qu'elle en pense ? Si tu en as une ?

VOLKER : J'sais pas. J'en ai pas encore une pour de bon.

LOTSCHER : Vraiment pas ?

VOLKER : Non.

LOTSCHER : Là, tu m'étonnes.

VOLKER : Pourquoi ?

LOTSCHER : J'en voyais une demi-douzaine à tes trouses.

VOLKER : Des conneries. Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

LOTSCHER : J'sais pas. Maintenant que tu as une place stable.

VOLKER : On ne m'attrape pas si vite.

LOTSCHER : Les jeunes ont des drôles d'opinions.

VOLKER : Les vieux encore plus. Une fille pour de bon ! Ça veut dire quoi au juste ?

LOTSCHER : Ben, une avec qui tu ...

VOLKER : Une que tu devras épouser. C'est ça. Ça veut dire que la fille te fait des scènes jusqu'à ce qu'elle devienne une maman qui fond comme du beurre au soleil. Et alors, tu dois avoir l'air fier d'un père de famille, sinon elle est en rogne.

LOTSCHER : Et c'est pas ça que tu veux.

VOLKER : Non.

LOTSCHER : Tu veux quoi, alors ?

VOLKER : Etre libre ! Dépenser mon fric pour moi-même !

LOTSCHER : Mes trois belles-filles travaillent et gagnent leur propre argent. C'est ce qu'elles font presque toutes de nos jours.

VOLKER : Si c'est comme ça, on peut toujours y réfléchir.

LOTSCHER : De toute façon, ta paie ne suffit pas pour tout ce qu'il te faut.

VOLKER : Bon, si elle travaillait et avait son lit à elle dans sa chambre à elle, ça pourrait encore aller.

LOTSCHER : Comment ?

VOLKER : Je ne peux pas renoncer à ma piaule.

LOTSCHER : Même si tu étais marié ?

VOLKER : Alors moins que jamais.

LOTSCHER : Tu ne veux pas d'un lit conjugal ? Mari et femme ensemble ?

VOLKER : Ensemble ? Comme au bon vieux temps ? (Il rit.) Ça ne va pas.

Qu'est-ce que les autres en diraient ?

LOTSCHER : Mais tu aurais quand même épousé ta femme ?

VOLKER : Ça n'y change quand même rien.

LOTSCHER : C'est pourtant ça qui compte.

VOLKER : C'est à croire que j'ai trop bu ! C'est justement pas ça qui compte. Il ne faut pas qu'on se dérange l'un l'autre. Sinon, on se tape sur les nerfs.

LOTSCHER : Ma femme et moi, on ne se dérange pourtant pas ?  
VOLKER : Vous ne vous en êtes par encore aperçus, tout simplement.  
LOTSCHER : Parfois il m'est très agréable de me laisser déranger.  
VOLKER : Ah oui ?  
LOTSCHER : Oui. Et je ne te parle pas des rapports. Par exemple quand elle veut me demander quelque chose, si je connais la réponse, je peux lui venir en aide.

VOLKER : Et si elle pose une question qui n'a pas de sens ?

LOTSCHER : Qui n'a pas de sens ? Ça ne lui arriverait pas.

VOLKER : Et si elle demande, par exemple, euh ... quel sens a la vie ?

LOTSCHER : Je ne crois pas qu'elle me demanderait ça.

VOLKER : Pourquoi pas ?

LOTSCHER : Elle croit en Dieu.

Silence.

VOLKER : Vous y croyez aussi ?

Silence.

LOTSCHER : Bah !

Silence.

VOLKER : C'était une question stupide ?

LOTSCHER : Oui.

Silence.

VOLKER descend et imbibe son étoupe. Il se verse un gobelet de café et le boit : Vous voulez aussi un café ?

LOTSCHER : Non merci.

Volker remonte dans les tuyaux et les essuie avec son étoupe. Il lance l'étoupe par terre et recommence à peindre. Il étternue bruyamment.

LOTSCHER : Santé !

VOLKER : Merci.

LOTSCHER : C'est gentil de ta part.

VOLKER : Quoi ?

LOTSCHER : Que tu m'aies offert de ton café. C'est vrai. Je ne m'y attendais pas.

VOLKER : Non ?

LOTSCHER : Que tu m'aies offert de ton café. Non. Je ne m'y attendais pas, quoique...

Silence.

LOTSCHER : Mardi passé, ça me revient tout à coup, mardi soir, je rentrais chez moi, et voilà que ma femme rayonnante de joie vient vers moi, et me dit : viens voir, Auguste, viens donc. Elle m'entraîne dans la chambre et me montre une grande plante en pot, avec une magnifique fleur couleur chair. J'étais tout étonné. Un voisin la lui a offerte. Tu ne trouves pas, toi aussi, que c'était gentil de sa part ?

VOLKER : Ça dépend pourquoi.

LOTSCHER : Moi, je connais à peine ce Monsieur. Ma femme lui a bien parfois rapporté des choses de la boucherie. Un jour, il s'est plaint parce qu'on lui a fait payer très cher un morceau de veau, et qu'une autre cliente lui a dit, après, que ce n'était pas du veau. Ça l'a agacé qu'on profite de son ignorance. Alors là, ma femme a proposé de lui apporter de la viande de temps en temps. Tu sais, il est professeur. Sa femme est morte il y a quatre ans. Ma femme m'a raconté tout ça dernièrement. Et maintenant, il lui offre cette belle fleur en pot.

VOLKER : Pas mal. (Il roule sur le dos et glisse d'un coup plus loin dans les tuyaux. Soudain un sifflement aigu.) Aïe ! (Il se dégage avec agilité des tuyaux et saute sur le sol.) Qu'est-ce que c'est ?

LOTSCHER : Rupture de tuyau. Ce n'est rien.

VOLKER : Gaz ?

LOTSCHER : J'en crois pas. Ça va être coupé tout de suite.

VOLKER : Ça sent.

LOTSCHER , il descend lui aussi : Ça va être coupé automatiquement.

Le sifflement s'arrête.

LOTSCHER imbibe son chiffon de diluant : Tu as eu peur ?

VOLKER regarde vers le haut, dans les tuyaux : Qu'est-ce que vous dites ?

LOTSCHER s'approche de Volker : Tu devrais me tutoyer. Pourquoi est-ce que tu me dis vous ?

VOLKER : Je préfère être prudent. Un collègue plus âgé que moi m'a dit un jour que j'étais un sale morveux et il a voulu me rosser. Il était furieux parce que je l'avais tutoyé.

LOTSCHER : Ici, nous sommes entre nous.

VOLKER : T'as raison.

LOTSCHER : Et celui qui a raison paie une tournée !

Un rire bref.

VOLKER : Je ne peux rien boire pendant le travail. Pas d'alcool. Sinon, je deviens mélancolique et je perds le peu d'envie que j'ai de travailler.

LOTSCHER : Et moi, je suis anti-alcoolique.

Rire bref.

VOLKER : Moi pas. Je bois, mais pas pendant le travail.

LOTSCHER : Je vais pisser.

VOLKER : Tu montes là-haut ?

LOTSCHER : Oui .

Il sort. Volker remonte sa montre-bracelet. Il regarde autour de lui, va vers un manomètre, essuie le verre du cadran. Il suit en tâtant de la main le tuyau, son regard cherche l'endroit où se situe la fuite.

VOLKER : C'est exactement ici que ça s'est cassé. (Il regarde le cadran du manomètre.) Zéro. Arrêt. Automatique... (Il va vers son sac de camping et en sort une revue pop qu'il feuillette. Loin de là, une porte claque. Il jette un coup d'oeil dans le tunnel, va remettre la revue dans le sac; il se nettoie les mains avec de l'étoffe, les examine de près, jette rageusement l'étoffe.)

Merde ! (Il frotte plusieurs fois ses mains aux endroits encore propres de son pantalon, puis il fait des mouvements rythmés et chantonne.) Dam-dam damdam dam-dam dum dum dack, etc. (Lotscher revient. Volker va à sa rencontre et lui montre le manomètre.) Plus de pression dans la conduite.

LOTSCHER : C'est bien ce que j'dis. Quelqu'un va bientôt arriver. Viens. Remontons.

Ils remontent à leurs places de travail. Après un moment, tandis qu'ils peignent.

LOTSCHER : Tout au début, nous fabriquions encore nous-mêmes la peinture. Avec de l'huile de lin, du blanc de zinc, lithopone et siccatif. Sais-tu encore ce que c'est ?

VOLKER : Pour sécher.

LOTSCHER : Oui. Et puis, il y avait encore l'éburit. Eburit-étiquette rouge, étiquette bleue, étiquette verte. Mais ça, tu ne connais plus, hein ?

VOLKER : Non.

LOTSCHER : Et contre la rouille, on utilisait le minium de plomb. Ça non plus tu ne connais plus.

VOLKER : A l'école professionnelle on a eu affaire à ça.

LOTSCHER : Aujourd'hui tout est normalisé. Chaque jour, ils inventent de nouveaux produits. Il n'y a plus qu'un chimiste diplômé qui peut s'y retrouver.

VOLKER : Tu as déjà peint avec du caoutchouc chloré pur.

LOTSCHER : Oui. Dans les salles de distribution et des machines, on en recouvre les socles et le sol tous les trois ans.

VOLKER : Ça ne t'a pas rendu malade ?

LOTSCHER : Non. Je suis toujours les prescriptions. Dix minutes dedans, dix minutes dehors à l'air libre.

VOLKER : Quelqu'un est avec toi ?

LOTSCHER : Hein ?

VOLKER : Est-ce qu'à chaque fois l'entreprise t'a envoyé un homme pour t'aider ?

LOTSCHER : Non, et pourquoi ? J'ai toujours fait seul.

VOLKER : Ce n'est pourtant pas réglementaire. Faut toujours être à deux.

LOTSCHER : Oui, mais si je respecte les prescriptions des dix minutes dedans et des dix minutes dehors à l'air libre - on peut se fier à moi, le chef le sait - alors, y a même pas besoin d'un deuxième homme, tu comprends ? Le chef peut en faire l'économie.

VOLKER : Et si un jour tu tombes sur la tête là-dedans ? Qui t'en sortira ?

LOTSCHER : Qu'est-ce que tu racontes ? Cela ne peut pas arriver. Je fais attention, le chef le sait. Non. Tu ne réussiras pas à me faire marcher.

VOLKER : Je disais ça comme ça.

Egon, un monteur, fait son apparition, il lire un petit établi sur roulettes. Il tient à la main un papier blanc avec des données techniques.

EGON : Salut le branlefer. !

LOTSCHER : Bonjour Egon !

EGON : Il doit y avoir par ici un tuyau cassé. Voyons ce que l'ordinateur a craché là-dessus. (Son regard va du papier aux tuyaux plusieurs fois.) Tu sais déjà où se trouve la panne ? (Il remarque Volker.) Tiens, un de plus que d'habitude ?

LOTSCHER : C'est Volker.

VOLKER : 'jour.

EGON : Ça va plus vite à deux ?

LOTSCHER : C'est sûr.

VOLKER montre la fuite : C'est là.

EGON regarde vers le haut : Ça ne peut pas être grand chose.

LOTSCHER : Ça a sailli un peu.

EGON : Oui, oui.

LOTSCHER : Tu as de nouvelles photos ?

EGON : Pas aujourd'hui.

VOLKER : Des photos-pornos ?

EGON : Toutes vendues.

LOTSCHER : Je ne t'ai pas vu depuis longtemps.

EGON : Comme y a presque plus rien qui casse.

Il dégage une construction en métal léger de la charette et la déplie en échelle double, d'une hauteur de deux mètres.

EGON : Je suis responsable de trois cents kilomètres de tuyaux.

Il met l'échelle en place, monte dessus, cherche où est la fuite, redescend de l'échelle, la déplace un peu, sort de l'établi une lime et une petite lampe à souder, met une paire de lunettes spéciales.

EGON : Toute l'année je suis en route. Dieu soit loué, ça ne risque plus d'augmenter ! A l'avenir, on n'installera plus que des tuyaux en matière plastique ou'on remplacera tous les vingt ans. Plus rien à peindre. Liquidé. Qui a vu le policier hier soir sur la deuxième chaîne ?

LOTSCHER : J'étais trop fatigué.

VOLKER : Je n'ai pas la télé chez moi.

EGON : Il y avait une nana qui jouait dedans. Terrible. A vous faire tomber les couilles par terre. A poil. Jusqu'à la taille. Dis-donc, la tête de ma femme : "tu as vu, Egon, regarde-moi ça. Je n'ai jamais rien vu d'aussi dégoûtant." qu'elle m'a fait. Moi, je vous dis, je croyais que mes couilles tombaient par terre. Tiens, c'est celle qui joue toujours le dimanche "une recette pour vous Madame". Vous savez, celle qui demande au cuisinier quel plat il a préparé. Je ne l'ai pas reconnue tout de suite parce que d'habitude elle est complètement habillée. Tandis que là, mon vieux, dans le policier d'hier soir, dis-donc. Quelle poitrine. Des têtons, mon vieux, je te dis que ça. Fabuleux. Tiens, elle jouait la femme du patron d'une boîte de nuit. Vous savez, un nightclub top-less, là. Hommes et femmes torse-nu et tout et tout. Oui, oui. La femme du patron elle était. Le patron de la boîte, c'était Peter Schönberg. Vous savez bien. Mais là, il jouait un drôle de jeu. Il n'arrêtait pas de peuloter une des entraîneuses et il a fini par se foutre au plumard avec elle. Mais après l'avoir baisée, voilà que la fille veut le faire chanter, dis donc, la garce. Alors il l'a embarquée en avion pour un week-end à Rio. Et là, au milieu du Carnaval, il l'a refroidie, dis donc. Dans la cohue il l'a étranglée. Oui, mais cette fille, c'était une amie de l'autre, celle aux beaux nichons - sa femme quoi - Et elle, je te jure que c'était pas une soeur de charité. Avec sa poitrine en rampe de lancement, elle était chef d'un syndicat de maîtres chanteurs international. Quand elle s'est aperçu de la disposition de sa copine, tu parles qu'elle a tout de suite pigé que c'était son Jules qui l'avait trucidée. Parce que je vous dis, la chef du syndicat qui se balladait tout le temps à poils, elle avait une combine vachement au point. Avec ça, elle faisait chanter les mecs pour des millions et des millions. Et crac. Voilà que son homme avait découvert le pot aux roses. Parce que lui non plus c'était pas un enfant de chœur. Il avait son gang à lui. Rien que des tueurs. Et vous savez, ces mecs là, des vrais joueurs de poker : belle nana ou pas, ils bronchent pas. Alors là, je te jure, on sentait que ça allait barder. Le patron rentre chez lui. Paf. Les beaux nichons étaient déjà là. Mais lui pas fou. Il avait emmené deux gardes du corps. Du coup la fille elle pouvait rien faire. Dans un premier temps. Parce que plus tard, au pageot, je te jure. Une

épingle à chapeau elle lui a enfoncé, crac, dans la nuque. Mais ça vient après. Avant elle a fait un peu de ménage. Elle a fait descendre tous les actionnaires de son syndicat. Non, mais t'imagines un peu cette salope avec ses nichons. Elle liquide sa propre bande et pour ça elle utilise les tueurs de son mec. Faut être gonflé dis donc. Et après ça, elle planque ses millions dans une banque suisse. Tu parles que la police était sur le coup et qu'ils ont vite repéré la combine. Ces cons, ils croyaient que c'était le mec qui tirait les ficelles. Mais quand la fille lui a planté son épingle à chapeau dans la nuque, les flics ils savaient plus quoi penser. Qui c'est qui avait embroché l'oiseau ? Ça, ils savaient plus quoi faire. Ils ont dû tout recommencer à zéro. Et ils se sont aperçu que la fille aux nichons, elle était peut être dans le coup. Alors ils lui ont tendu un piège. Ils ont encerclé la villa dis donc. Autos-mitrailleuses et tout le tremblement. Impossible qu'elle s'en tire. Malins, les gars. Et vous savez ce qu'elle a fait cette salope ? Non, mais vous savez ce qu'elle a fait ? Elle s'est assise sur une chaise. A poil. Elle a foutu son manteau d'astrakan et elle s'est mise à chialer. Dis donc, la tête du commissaire. Mais au moment de l'interroger, un coup de feu est parti. Par la fenêtre. Juste entre les deux nichons dis donc. Tu parles, morte sur le coup. Donc quelqu'un l'a descendue. Pour moi, on a voulu l'empêcher de se mettre à table. Sûr qu'il y a des huiles là-dessous. Mercredi ils donnent la suite. Il me tarde de savoir ce qui se cache derrière tout ça.

Bon, voyons un peu cette fuite.

Il soude l'endroit de la fuite. Il travaille très vite. Löttscher et Volker le regardent faire. Egon enlève ses lunettes de protection et descend de l'échelle.

EGON : Merde, ce que ça pue votre peinture. (Il plie l'échelle et la range dans l'établi roulant ainsi que ses outils.) Voilà c'est réparé. Tu peux peindre dessus, c'est prêt à fonctionner.

VOLKER : Tu l'as soudé ?

EGON : Oui. C'est un appareil spécial. Il marche aux rayons laser. C'est ça la technique. Allez, en route. Et ce soir à 11 heures, je me tape les Tiller-girls de Londres.

LOTSCHER : A cette heure, je dors déjà.

EGON : Eh bien mon vieux, tu loupes un truc formidable. Et à 8 heures sur la première chaîne, il y a un film français. Peut-être avec des scènes pornos. Dis donc, ces derniers temps on est plutôt gâtés à la télé. En plus que c'est en couleur maintenant.

VOLKER : Couleur chair.

EGON : Oui. Alors pas de blague, hein. Que j'entende pas de plaintes sur vous les gars. Soyez sages, hein.

LOTSCHER : C'est plutôt à toi d'être sage.

EGON : Quand tu as la télé, ça craint pas. T'es toujours sage, va. C'est moi qui vous le dis. Allez, salut les branleferes.

Il disparaît avec son établi.

VOLKER : Il faut que je regarde la suite mercredi.

Il chantonne un air pop.

LOTSCHER soliloque : N'a pas réussi ... pourtant ils se sont donné de la peine. Ils ont tout essayé pour assurer l'avenir ... Ils ont encore besoin de moi, pourtant, je ne suis pas si bête ... De toutes façons il leur en faut aussi des minables ... C'est comme ça ... D'où elles sortent ces fleurs ? Ah oui ! Tu vas voir ce que tu vas voir. Allez ! Vas-y, fais-le ! D'ailleurs c'est impossible ... Des projets pour rien ... Raté ... Foutez-moi le camp.

VOLKER : Qu'est-ce que tu dis ?

LOTSCHER , il travaille en redoublant d'ardeur: Hé ?

VOLKER : Tu me parles ?

LOTSCHER : Moi ? Non.

VOLKER : Tu as pourtant dit quelque chose.

LOTSCHER : Non.

VOLKER : T'as dit quelque chose.

LOTSCHER : Moi, j'ai dit quelque chose ?

VOLKER : Oui.

LOTSCHER : J'aurais dit quoi, alors ?

VOLKER : "Foutez-moi le camp" t'as dit et "Des projets pour rien". T'étais pas d'accord avec quelque chose. "Vas-y donc" que t'as crié.

LOTSCHER : Moi ? Non, mais. Ça, je l'entends pour la première fois.

VOLKER : Quel culot ! Je ne me suis quand même pas entendu parler moi-même !

LOTSCHER : Sûrement ! Personne ne m'a jamais dit que je pensais à haute voix. Mais parfois, je me suis dit "tiens, tu viens de parler tout haut".

VOLKER : Et justement maintenant.

LOTSCHER : Depuis peu de temps seulement. Après coup, je ne me souviens de rien. Je crois que parfois je me mets vraiment en rage. Bizarre.

VOLKER : Ça arrive.

LOTSCHER : Ma femme m'a déjà dit : "Auguste, tu parles tout seul en plein jour !". Maintenant, je me souviens. Mais je n'ai jamais voulu la croire. Maintenant, toi aussi tu le dis.

VOLKER : T'inquiète pas, va.

Ils travaillent en silence.

LOTSCHER : J'en ai connu un. Il gardait des prisonniers. A Saarlautern. Il parlait toujours gentiment aux prisonniers, alors qu'il n'y avait personne. Jusqu'au jour où ils l'ont pincé. Alors il a été transféré. Oui, j'ai déjà souvent entendu parler de ça. On parle pour soi, sans l' savoir.

VOLKER : Bizarre.

LOTSCHER : Qu'est-ce que j'ai encore tout raconté ?

VOLKER : J'ai pas tout compris. Quelque chose avec des fleurs, et des projets qui n'auraient servi à rien ou de choses dans ce genre là ...

LOTSCHER : Quelle bêtise. C'est idiot.

Ils travaillent en silence.

LOTSCHER : La semaine prochaine, il y a de nouveau un jour férié.

VOLKER : Quand ?

LOTSCHER : Mercredi.

VOLKER : C'est quoi ?

LOTSCHER : La Toussaint.

VOLKER : Le combien du mois ?

LOTSCHER : Toujours le premier novembre.

VOLKER : Mais c'est un samedi.

LOTSCHER : Un samedi ?

VOLKER : Oui.

LOTSCHER : Samedi. donc, pas de jour férié. Par contre, Noël tombe en plein milieu de la semaine.

VOLKER : C'est vrai ?

LOTSCHER : J'ai vérifié.

VOLKER : J'espère que c'est vrai.

Ils travaillent en silence.

LOTSCHER : Hé ! Qu'est-ce que tu fais là ?

VOLKER : Quoi ?

LOTSCHER : T'en mets aussi sur les bleus ! J'ai dit exprès, uniquement les gris. Uniquement les tuyaux gris. (Il descend jusqu'à terre. Il va et vient, regardant vers le haut. Il montre avec le doigt :) Là ! C'est pas un tuyau bleu ça ? Et tu l'as peint en gris ! Nom de Dieu de nom de Dieu.

Volker décroche la baladeuse et éclaire les tuyaux.

LOTSCHER : Là ! Là derrière ! Mais regarde donc, là-bas !

VOLKER : Oui, je vois, c'est tout de même pas une raison pour crier.

LOTSCHER : Qu'est-ce que je fais maintenant ? Le bleu a sa signification. J'ai dit exprès ...

VOLKER : Oui, je l'ai entendu.

LOTSCHER : On ne peint que les gris et pas les bleus ! Fais donc attention à ce que je dis. Qu'est-ce que je fais maintenant ? S'il arrive un contrôle et qu'il voit ça.

VOLKER : C'est quand même pas si grave que ça.

LOTSCHER : Ça suffit ! C'est ce que tu crois. Maudit et pourri, si on est pas tout le temps sur le qui-vive avec vous autres !

VOLKER : Ne fais donc pas tant de foin. On y met du bleu par-dessus et c'est réglé.

LOTSCHER : Réglé ! C'est simple : du bleu par dessus, c'est réglé ! Ici ça ne se fait pas. Si tu t'en fous, tu peux ranger tes affaires et t'en aller.

VOLKER : Oui, oui.

LOTSCHER : Il faut maintenant que je contrôle chaque mètre, pour voir si tu n'as pas laissé de loupée.

VOLKER : Mais vas-y !

LOTSCHER : Ça ne va pas comme ça. Tu dois l'admettre, quand même. On nous fout à la porte si notre travail n'est pas fait comme il faut. Toi, peut-être tu t'en fiches. Mais moi ! Dans quelle situation je me trouve ? On me dira que je ne t'ai pas assez tenu à l'oeil.

VOLKER : Mais ne fais pas un bordel pareil. Donne-moi du bleu et je peins par-dessus.

LOTSCHER hurle : Non, c'est pas de ça qu'il s'agit ! On ne peut pas compter sur toi ! Voilà ce que c'est ! (plus calme :) Quoi qu'il en soit, c'est inadmissible. Comment veux-tu y arriver ? Partout autour il y a de la peinture fraîche.

VOLKER : On ne peut pas compter sur moi. Qu'est-ce que ça veut dire ? (haussant la voix :) Avec cette loupotte de merde, c'est forcé que ça arrive ! Je ne l'ai pas vu ! Quant à mon manque de sérieux ! Tu crois que je suis un hibou ? Finalement, je ne suis pas ici depuis trente ans !

LOTSCHER : Ça ne me regarde pas !

VOLKER : Et comment !

LOTSCHER : Comme débutant, tu n'as qu'à faire plus attention !

VOLKER : Laisse tomber. Demain matin ...

LOTSCHER : Ne sois pas si insolent, hein ! Je déteste ça ! Descends !

Fous l'camp ! Tu es allé trop loin.

VOLKER descend, lui crie au visage : Je reste ici ! Et je continue mon boulot ! C'est clair ? Je ne me laisse pas foutre à la porte pour une erreur.

LOTSCHER : Ici, c'est moi qui commande ! Tu n'as que des conneries dans la tête. Ou bien on travaille comme il faut, ici, ou bien tu pars.

VOLKER : Alors au travail. Demain matin, je repeins le tuyau.

LOTSCHER : Demain matin ? Aujourd'hui ? Demain, c'est samedi !

VOLKER, calme : T'es un peu cinglé, non ?

LOTSCHER : Fous le camp ! Ramasse tes fringues, ouste ! Ici, chez moi, tu ne donneras plus jamais un coup de pinceau. Tu te présenteras au Chef ... Au Chef !

VOLKER empoigne le vieux par le col et lui crie à la figure : Au Chef ? Fais gaffe ! (doucement :) Maintenant, mon vieux, on continue tous les deux à peindre des tuyaux ! Et ne m'engueule plus. Ne laisse pas ces tuyaux de merde te monter à la tête.

LOTSCHER hors de lui : Lâche-moi, sale chien. (il se dégage :) Ici, c'est moi le chef !

VOLKER : Si tu veux. Mais pas de cette façon ! Et maintenant, tu la fermes nuprès du vieux, sinon, toi aussi, tu auras bientôt fini de peindre ces tuyaux de merde.

LOTSCHER : Ce n'ont pas des tuyaux de merde.

VOLKER : Tuyaux de merde, j'te dis ! Et tu as passé toute ta vie avec ça, comme si on les avait fabriqués exprès pour toi.

LOTSCHER hurle : Fais gaffe à ce que tu dis, petit voyou !

VOLKER : Et toi ne fais pas le malin comme si tu étais chez toi, ici.

LOTSCHER : J'aurais jamais cru que tu étais aussi insolent ! Jamais !

Je veux vivre encore un bout de temps ... pas que tu me démolisses les nerfs ? Le mieux, c'est que tu disparaisses.

VOLKER : Tout doux, tout doux.

LOTSCHER : T'as plus besoin de revenir demain. Laisse tomber ! J'en ai marre de toi. Ça ne va pas, comme ça. Non.

VOLKER : Bon sang, ça suffit maintenant.

LOTSCHER : Non, ça ne suffit pas ! Cet incident, je vais ...

VOLKER hurle : Ta gueule maintenant !

LOTSCHER : ... Le noter. Vas-y, engueule-moi, petite crapule. Tu verras déjà. Aussi sûr que mon nom est Lotscher.

VOLKER l'empoigne et le secoue : Encore une seule fois ce crapule et je te casse toutes les dents ! Espèce de vieux colérique. T'as la folie des grandeurs ! Tu te prends pour qui ?

LOTSCHER essaie de se dégager : Lâche-moi ! Aïe ! Laisse-moi.

VOLKER : A cause de tes trente ans de service, peut-être ? Tuyaux de merde ! T'auras une médaille pour ça. Et si tu crèves avant terme, ils en mettront un autre à ta place. Pour vingt centimes, on en trouve un nouveau ! Un coup de téléphone suffit.

Il le relâche.

LOTSCHER s'effondre sur un pot de peinture, essoufflé : C'est comme ça qu'ils sont. Voilà les gars qu'il faut. C'est exactement ce qu'il faut. Brutal et insolent. Sans scrupule. Bon, bon. Patience. Ça va déjà changer.

VOLKER : Qui a donc commencé ?

LOTSCHER : Les tuyaux bleus sont peints en bleu. Et pas autrement ! Je me ferni plutôt assomer. Et pas en gris.

VOLKER regagne sa place dans les tuyaux : Calme-toi, à la fin.

LOTSCHER faiblement : Je me calme. Tu verras ça. Signe du destin. Je sais à quoi m'en tenir, maintenant. C'est pour ça que tu es là. Il fallait que je m'énerve. Mais maintenant, je reste calme. Je ne m'énerve plus. Non. Tu ne mettras plus du gris sur mes tuyaux bleus. Ça tu me le feras plus.

VOLKER : Je fais attention maintenant.

LOTSCHER : Je te tiendrai à l'oeil. Pour ça tu peux me faire confiance. On ne me collera pas une mauvaise réputation. Non. Tant que je serai encore là, les rouges seront en rouge, et les bleus en bleu. Après, ça m'est égal. Alors je n'y pourrai plus rien. Mais maintenant ... aussi sûr que je m'appelle Lötcher.

VOLKER : Allez. Travaillons. D'ici deux heures, je retouche les tuyaux bleus.

LOTSCHER : Tu le feras. Tu peux en être sûr. Tu ne m'auras pas. Personne ne pourra me remplacer aussi rapidement. Ça serait trop beau ! Vingt-sept ans. Ici, c'est moi qui décide. C'est moi qui ai la responsabilité. Moi uniquement. Pas toi. Tu as encore beaucoup de choses à apprendre, avant d'oser seulement songer à devenir mon successeur.

VOLKER : Travaille, maintenant.

LOTSCHER se met debout : Jamais je ne me serais attendu à ça. (Il atteint péniblement sa place dans les tuyaux.) Il nous faut continuer le travail. On n'a perdu du temps. Mais je ne supporterai plus une chose pareille.

VOLKER : Arrête, maintenant. L'incident est oublié.

LOTSCHER : Non, non. Pas aussi vite que tu ne le crois. Tu m'as attaqué. Ça je ne l'oublie pas.

VOLKER : Ça ne nous sert à rien, en fin de compte.

LOTSCHER : Tu dis ça maintenant.

VOLKER : D'accord, j'avoue que j'ai fait une gaffe.

LOTSCHER : Maintenant, tout à coup.

Ils travaillent en silence.

ACTE II

Cinq mois plus tard. Auguste Lotscher est couché entre les tuyaux et peint. Il tousse. Son pinceau tombe par terre. Les jambes ankylosées, il descend, ramasse le pinceau et regagne sa place, continue à peindre. Volker travaille maintenant avec une aisance routinière.

LOTSCHER : Faudrait plus que ça m'arrive.

Volker descend en chantonnant, imbibe son étoupe au bidon de diluant, remonte dans les tuyaux. Silence.

VOLKER : J'ai rencontré un type. Il m'a demandé où j'allais. "Waters", j'ai dit. Alors il a continué son chemin.

Ils travaillent en silence.

LOTSCHER : Il n'a rien dit d'autre ?

VOLKER : Non.

LOTSCHER : Ça ne regarde personne.

VOLKER : C'est aussi mon avis.

LOTSCHER : Faudrait plus que ça m'arrive.

Silence.

VOLKER : Je me demande sans arrêt s'il me faut oui ou non acheter un appareil de photos. J'en ai envie depuis longtemps.

Silence.

LOTSCHER : Ma femme en a un. Elle a déjà fait beaucoup de photos. Mes fils aussi.

Silence.

VOLKER : Les japonais sont bon marché maintenant.

Silence.

LOTSCHER : Celui de ma femme est très bien.

VOLKER : C'est quoi comme appareil ?

LOTSCHER : C'est un assez vieux déjà. Mais qui fait toujours de bonnes photos

Silence.

VOLKER : C'est un reflex que je voudrais.

LOTSCHER : Je ne sais pas du tout photographier.

VOLKER : Ça s'apprend vite.

LOTSCHER : Je ne sais pas non plus conduire une auto.

VOLKER : Aujourd'hui, ils ont tous un posemètre automatique.

LOTSCHER : Tu voudrais en faire un véritable hobby ?

VOLKER : Je ne sais pas encore. Des fois, quand on voyage. Comme souvenir, et des trucs comme ça.

LOTSCHER : Tu l'emmèneras une fois ?

VOLKER : Pour faire une photo de nous, ici ?

LOTSCHER : Oui.

VOLKER : On verra, quand je l'aurai acheté. Lundi, c'est le trente et un. Faut payer le loyer.

LOTSCHER : Le loyer ! Notre propriétaire a écrit une lettre. Les taux d'intérêt bancaire ont été relevés. Il est obligé d'augmenter les loyers. Ce que j'ai eu comme trouille. Mais quand ma femme et moi avons fait le calcul, ça ne donnait qu'une augmentation de cinq francs. Et moi qui croyais que ça aurait fait dans les vingt. Ça aurait été dur. Mais cinq francs, je peux encore les trouver. Si c'en avait été vingt, j'aurais dû demander une augmentation. Tu t'imagines ! Mais enfin.

VOLKER : Le mieux, c'est d'avoir sa propre maison.

LOTSCHER rigole : Mais seulement si tu peux poser tous les vendredi soirs trois paies sur la table au lieu d'une seule.

VOLKER : C'est sûr.

LOTSCHER : Tu peux me croire.

VOLKER : Si ce n'est plus encore.

LOTSCHER : Alors je préfère laisser tomber.

VOLKER : Sinon t'es comptable pour trente ans.

LOTSCHER à rigoler : Oui, oui.

Volker chantonne un air.

LOTSCHER : Bientôt le soir.

VOLKER : Encore un jour de passé.

LOTSCHER : On n'est que mercredi.

VOLKER : Après, c'est jeudi, et puis vendredi, et vendredi, c'est jour de paie. Le jour de paie, c'est mon grand jour. Et après c'est de nouveau lundi.

Silence.

LOTSCHER : Dimanche le FCC joue contre l'OLYMPIC.

VOLKER : Laisse-les jouer.

LOTSCHER : Quarts de finale.

VOLKER : Tout au plus, ça m'intéresserait d'y aller comme photographe. Pour les têtes qu'on y voit.

LOTSCHER : Les matches, je ne les regarde plus qu'à la télé. Avant, j'allais de temps en temps au stade, oui, mais plus maintenant... Ça n'en vaut pas la peine.

VOLKER : Moi, de toutes façons, je ne m'en achète point.

LOTSCHER : A chacun son opinion. Mais attends seulement, quand tu seras marié.

VOLKER : Ah ! On voudrait me marier ? Pourquoi diable tiens-tu absolument à me voir marié ? C'est bizarre. Depuis que je suis ici, tu me casses la tête avec ça.

LOTSCHER : Justement. Un vieil homme a de l'expérience.

VOLKER : Je ne me marie pas. Jamais !

LOTSCHER : Tu me rappelles mes gamins, quand ils ne voulaient pas manger leur soupe.

VOLKER : J'aimerais que tu me fiches la paix avec ça.

LOTSCHER : C'est agréable, quand on trouve la table mise en rentrant. Quand quelqu'un t'a repassé tes chemises.

VOLKER : Arrête !

LOTSCHER : Quand tu ...

VOLKER : Je t'en prie !

LOTSCHER : Bon, ça va !

Silence.

VOLKER : Cinq mois, c'est déjà cinq mois de trop.

LOTSCHER : Hein ?

VOLKER : Je dis : les cinq mois que j'ai passés ici, c'est déjà cinq de trop.

LOTSCHER : A cause de moi ?

LOTSCHER : Mais non. Je dis ça comme ça. Le temps passe. Tu te souviens encore de notre première grosse engueulade ?

LOTSCHER : "Espèce de vieux colérique..." ça, je ne l'oublierai pas.

VOLKER : Et toi, tu m'as traité de "sale chien".

LOTSCHER : On s'est vraiment tapé dessus.

VOLKER : Oui. J'avais follement envie de te casser la gueule.

LOTSCHER : Et moi, je voulais qu'on te foute à la porte.

Silence.

VOLKER : Tout ça, c'est du passé.

LOTSCHER : On s'entend mieux aujourd'hui.

VOLKER : Le travail est papère.

LOTSCHER : La routine.

Silence.

VOLKER : Si seulement je n'avais pas toujours des aigreurs d'estomac.

LOTSCHER : Oui, ça vient de ce que tu manges.

VOLKER : Surtout quand je mange des trucs en boîte, je dois toujours prendre un DIGERAPID.

LOTSCHER : C'est pour l'estomac ?

VOLKER : Des dragées contre les troubles digestifs.

LOTSCHER : Elles sont bonnes ?

VOLKER : Roof. J'en prends une après le repas, et quatre à cinq heures après, j'ai de nouveau faim. Sans ça, l'estomac n'arrive pas à digérer comme il faut et ça donne - justement - ces aigreurs.

LOTSCHER : Tu ne pourrais pas m'écrire ça à l'occasion ? Elles coûtent combien ?

VOLKER : DIGERAPID ? Dans les quatre francs.

LOTSCHER : Récemment, le médecin m'a prescrit un nouveau médicament. PIMPANNEUF ou quelque chose dans ce goût-là. C'est remboursé par la Sécurité Sociale. Mais ça ne me soulage pas vraiment. Chaque fois que j'en prends, je n'ai pour ainsi dire - euh - plus vraiment d'énergie. Je n'ai plus aucune envie de travailler. Je dois vraiment me forcer pour tenir le coup.

VOLKER : Que dit le médecin ?

LOTSCHER : Hm ? Ben il m'a prescrit des gouttes pour la circulation.

Silence.

LOTSCHER : Mais je vais essayer celles-là.

VOLKER : DIGERAPID.

LOTSCHER : DIGERAPID.

VOLKER regarde sa montre-bracelet : Trois heures moins le quart.

LOTSCHER : T'oublieras pas de me l'écrire, hein !

VOLKER : Non.

LOTSCHER : Elles me conviendront peut-être mieux. Faut que je le dise à ma femme. Elle s'y connaît mieux que moi. Ça fait des années qu'elle aussi se fait soigner.

Long silence, Volker fredonne un air.

LOTSCHER : Mais dans le fond tout va bien.

Volker chantonne toujours.

LOTSCHER chante une vieille chanson sentimentale. Il s'arrête de chanter : Tu la connais celle-là ? Une entraîneuse est assise dans un dancing, seule à une table, les jambes élégamment croisées. Elle fume une cigarette qu'elle tient au bout d'une longue pointe. Arrive un monsieur qui la pelote un peu. "Vous êtes fou ?" qu'elle crie. "Non, le prince de Monaco" qu'il répond.

Il rit bêtement. Volker ricane. Puis ils travaillent en silence. Les ventilateurs s'arrêtent.

LOTSCHER : C'est tellement calme.

VOLKER : Oui.

Ils travaillent en silence.

VOLKER : Quand je réfléchis à ces tuyaux

LOTSCHER : Tu veux dire quoi ?

VOLKER : Tu y as déjà réfléchi, des fois ?

LOTSCHER : Non. Pourquoi ?

VOLKER : Comme ça.

LOTSCHER : Non. J'ai eu d'autres soucis dans ma vie.

VOLKER : Je m'y suis déjà habitué.

LOTSCHER : Tu vois.

VOLKER : Oui. Je ne l'aurais jamais cru.

LOTSCHER : Je l'avais pourtant dit. Tout au début, quand tu es arrivé.

VOLKER : Par exemple, que ce ne sont pas des surfaces planes. C'est quand même... Je ne sais pas, moi, mais je veux dire ; quand on mesure leur pourtour et leur longueur, ce sont des surfaces qu'on obtient, et qu'on peint. Pas mal de mètres carrés.

LOTSCHER : Ça tu peux bien le dire.

VOLKER : Pourtant, on ne les mesure jamais. On les peint. Et par des coups de pinceau sans fin. En longueur et sans fin. On peint toujours dans le sens de la longueur, jamais en largeur. Au fond, on ne se pose jamais de questions là-dessus. Jamais. C'est tout simplement comme ça. Toujours dans le sens de la longueur, et après, on se glisse plus loin.

LOTSCHER : J'vois vraiment pas ce que tu trouves d'extraordinaire à ça.

VOLKER : Nous trouvons ça naturel. Tout ce qui existe, nous le trouvons naturel. Les tuyaux sont longs, sans fin, et on les peint toujours en longueur jamais en largeur. Pourtant, si on les ...

LOTSCHER : Ça va, ne me fatigue pas.

VOLKER : Tu sais, s'il n'y en vaît pas autant, ça ne serait pas important.

LOTSCHER : Quoi qu'il en soit, c'est égal.

VOLKER : Oui, oui, mais n'empêche que pendant toute ta vie, tu peins comme ça : en longueur. Jamais en largeur ! Tu peins automatiquement. Quel sens ça a ?

LOTSCHER : Dans ces tuyaux coule quand même quelque chose.

VOLKER : Tu me comprends mal. Quel sens ça a pour nous ! Ces tuyaux. Des centaines de kilomètres de tuyaux sans fin. Pour nous deux. Quel sens, pour nous !

LOTSCHER : Pour qu'ils ne rouillent pas.

VOLKER : Allons, Auguste ! La rouille, on pourrait bien nous en foutre. On pourrait tout aussi bien être pasteur ou reporter pour un journal ou autre chose.

LOTSCHER : Et puis après ? Nous sommes ici pour veiller à ce que ces tuyaux ne rouillent pas.

VOLKER : Mais bon sang ! On n'en aurait rien à foutre, de ces tuyaux, si on n'était pas là.

LOTSCHER : Tu radotes. Imagine-toi un pasteur ayant une paroisse et qui dirait : "L'Eglise, je n'en aurais rien à foutre si je n'étais pas là ! " Cela serait complètement idiot !

VOLKER : Mais je veux dire tout autre chose.

LOTSCHER : Et à moi ça me donne le vertige. Arrête !

VOLKER : Je voulais dire, que je trouve déjà tout à fait normal... - je veux dire que (il rigole), que nous peignons toujours des tuyaux. Un coup de brosse après l'autre. Dans le sens de la longueur. Si on les mesure, ce sont des mètres carrés, mais dans le sens de la longueur ... - et je veux dire, nous peignons des tuyaux et pensons toute l'année à tout autre chose, tandis qu'ici, nous peignons des tuyaux sans fin ...

LOTSCHER : Arrête maintenant.

VOLKER : ... Nous pensons à toutes nos affaires, pendant que nous peignons ici, toujours dans le sens de la longueur, jamais en largeur. Voilà le sens de ces tuyaux, Auguste. C'est ça ! (il rit.) Maintenant, j'ai réfléchi à propos de ces tuyaux ! Eh oui, c'est comme ça. Qu'est-ce que tu en dis ?

LOTSCHER : Rien, arrête.

VOLKER : Allez ! Sois pas si constipé ! ...

LOTSCHER : J'suis pas constipé. Mais ça n'a pas de sens.

VOLKER rit : Sens ou non-sens. C'est comme ça. Les deux en un. Ça dépend des points de vue. Mais je dis sens. Toi tu dis non-sens.

LOTSCHER rit de façon continue.

VOLKER : Les deux ont raison. Bon sang, c'est génial ! Je viens de réfléchir à ces tuyaux. Ça, c'est le sens ! Toi, tu n'y as pas réfléchi. Ça, c'est le non-sens. (Volker rit, se secoue. Lotscher étternue plusieurs fois de suite. Volker rit de plus belle. Lotscher le regarde bêtement. Volker a le fou-rire. Lotscher lui fait signe qu'il est fou.) Oui ! Oui !

Lötscher reprend son travail. Volker pouffe un moment, puis éclate à nouveau de rire. Lötscher le regarde et rit aussi, contre son gré.

LOTSCHER : Mais, qu'est-ce qui te prend ?

Volker se calme difficilement. Lötscher s'est remis à peindre. Volker tapote un tuyau avec le manche de son pinceau, ensuite sur tous les tuyaux qu'il arrive à atteindre. En fonction de leur grosseur, ils résonnent différemment.

VOLKER : Hé ! Tu entends quelque chose ?

LOTSCHER : Arrête.

Volker est repris d'un fou-rire.

LOTSCHER : Tu es saouïl ?

Volker rugit, étouffe son rire et s'esclaffe de plus belle.

LOTSCHER : Le voilà qui commence à dérailler.

Il regarde Volker et ne peut s'empêcher de ricaner.

VOLKER : Oui ! Oui ! Enfin ! Tonton Auguste, rigole donc un bon coup !

Lötscher glousse.

VOLKER le pinceau lui échappe des mains : Par terre ! Tu revines tout de suite ! Je te l'ordonne ! (Il rit sauvagement.) Auguste, regarde ! (Il montre vers le bas.) Là, en bas ! Une grosse tache de couleur ! C'est ma brosse qui l'a faite toute seule ! Parce qu'elle est choïette, la tache. (Il a une crampe de fou-rire, il tousse.)

LOTSCHER : Essuie-la.

VOLKER : Sans blague ?

LOTSCHER : Essuie-la avant qu'elle sèche.

VOLKER rit : Auguste ! Tu me fais horreur !

Lötscher rit brièvement. Volker descend des tuyaux avec arrogance, va vers le pinceau et le carresse.

VOLKER : Je devrais te ramasser. Qu'est-ce que tu en penses ?

Il se penche sur le pinceau comme s'il voulait l'embrasser et écouter ce qui'il murmure. Lötscher l'observe.

VOLKER : Auguste ! Ça bouge ! Auguste, Auguste, la tache s'enfuit ! Elle essaie de se frayer un chemin ! (Il trempe son doigt dans la tache et recule vivement, ridi) Auguste ! Cette tache ! C'est quoi ? Hein ?

LOTSCHER : Allons, au travail. Fais disparaître cette tache et monte.

Il a une quinte de toux.

VOLKER prend de l'étaupe et frotte la tache, puis il rit : Personne ne pourra plus l'effacer. Elle est dans mon étaupe, maintenant. Ils se sont mariés !

Ils rient tous deux. Volker soulève avec précaution et silencieusement son pinceau et le regarde avec étonnement.

VOLKER : Je ne l'ai jamais vu comme ça ! Auguste !

LOTSCHER se gratte la tête et le derrière : Volker, je t'en prie, sois raisonnable. Reviens au boulot.

VOLKER debout vacillant, pointe son pinceau en direction de Lötscher : Mon petit Auguste ! Je t'en prie, je t'en supplie, arrête de travailler. J'ai fait une découverte. Viens voir. Ce pinceau, c'est un oeuf !

LOTSCHER éternue et rit : Atchi ! Mon Dieu ! Maintenant tu es malade.

VOLKER : Tu es malade, pourquoi ?

LOTSCHER : Tu es malade ?

VOLKER : Pourquoi ?

LOTSCHER : Des microbes. T'as des microbes.

VOLKER : Et alors ?

LOTSCHER : Tue-les !

VOLKER : Tuer ?

LOTSCHER : Tue-les. Il le faut absolument.

VOLKER se détourne : Tu déconnes. Je croyais que ce n'était plus de ton âge.

(Crise de fou-rire.) Qu'ils vivent ! Qu'ils vivent à jamais !

LOTSCHER : Tue-les !

VOLKER : Qu'ils vivent !

LOTSCHER : A bas !

VOLKER : Vive !

LOTSCHER : A bas !

VOLKER : Qu'ils vivent mes microbes ! Et les tiens ?

LOTSCHER : Les miens ? J'en ai pas.

VOLKER : Il n'en a pas ! Pauvre con !

Crise de fou-rire.

LOTSCHER : Tu deviens fou.

VOLKER : Sûr ! J'espère ! Toujours prêt !

LOTSCHER rit lui aussi : Complètement cinglé.

VOLKER : Mais toi aussi !

LOTSCHER : Mais toi le premier !

VOLKER : Et toi le premier !

LOTSCHER : D'abord, c'est toi qui deviens cinglé !

VOLKER : Après, c'est toi qui deviens cinglé !

LOTSCHER : Cinglé et deux font dix.

VOLKER : et dix font mille.

LOTSCHER : Et mille un million.

VOLKER : Méchants microbes ! Maintenant, on s'entend vraiment.

LOTSCHER : Tes microbes.

VOLKER : Les miens ?

LOTSCHER : Les miens ?

VOLKER : Les tiens !

LOTSCHER : Microbes cinglés.

VOLKER : Beaucoup de millions !  
 LOTSCHER : Comme des sauterelles.  
 VOLKER : Saloperie de morpions ! J'avais vous aider, moi !  
 LOTSCHER : Sus aux microbes, zak-zak !  
Volker se jette par terre. Löttscher descend des tuyaux éternue, sê cogne la tête à un tuyau. Il se campe devant Volker, les jambes écartées.  
 LOTSCHER : Debout !  
 VOLKER se redresse en vacillant : Toi maintenant ! Espèce de trou du cul !  
 Couché !  
Löttscher se couche par terre aussi vite que possible.  
 VOLKER : Debout ! (Löttscher se remet péniblement debout) Couché !  
 LOTSCHER : Je ne peux plus.  
Ils éclatent de rire, se moquant l'un de l'autre.  
 LOTSCHER : C'est con.  
 VOLKER : Très con.  
 LOTSCHER : Et dire que ça vit. A peine croyable.  
 VOLKER : Trop tard.  
 LOTSCHER : Tu sais quoi ?  
 VOLKER : Quoi ?  
 LOTSCHER : Je regarde !  
 VOLKER : Moi aussi.  
 LOTSCHER : Qu'est-ce qui se passe maintenant ?  
 VOLKER : Nous regardons les deux !  
Ils éclatent de rire.  
 LOTSCHER : Hé ! (Il marche en chancelant.) C'est quoi ça ?  
 VOLKER : Quoi ?  
 LOTSCHER : Ça  
En marchant son pied se tord.  
 VOLKER : Quoi donc ?  
 LOTSCHER : Mais ça !  
 VOLKER : Quoi ça ?  
 LOTSCHER : Précisément ça. (Ils rient tous les deux.) Le sol est élastique.  
Volker s'agenouille et palpe le sol.  
 VOLKER : Doux comme de la laine angora. Et là : plein de petites taches !  
 Partout des taches !  
 LOTSCHER : Faut pas leur faire de mal !  
 VOLKER : T'es cinglé ?  
 LOTSCHER : Tu crois ?  
 VOLKER : Je ne fais de mal à aucune.  
 LOTSCHER pouffe : Tu es cinglé.  
 VOLKER continue à ramper à quatre pattes : Oh ! Y en a une qui descend.  
 Regarde voir. Comme un nouveau-né. Un bébé !  
 LOTSCHER sort un chiffon de sa poche : Nous devons les effacer.  
Il veut froter.  
 VOLKER le retenant : Non !  
 LOTSCHER : Laisse-moi !  
Ils se bousculent. Gémissements.  
 LOTSCHER : Elles doivent partir !  
 VOLKER : Non !  
 LOTSCHER : Le chef !  
 VOLKER , il s'immobilise : Où ?  
 LOTSCHER : Il l'a dit. (Volker se relève. Löttscher frotte la tache.) Voilà !  
 VOLKER : Frotte donc ! Frotte encore ! Frotte ! frotte ! Frotte, frotte, frotte, frotte !  
 LOTSCHER : Oui ! Oui !  
 VOLKER : Qu'est-ce qu'elles t'ont fait, ces taches ? Rien !  
 LOTSCHER : Tu as raison !  
 VOLKER : Tu les as tout simplement effacées !  
 LOTSCHER : Moi.

VOLKER : Tu n'as pas peur. Un jour, elles pourraient te reconnaître.

LOTSCHER : Quel âne je suis !

VOLKER : C'est toi le coupable !

LOTSCHER : C'est moi qui l'ai fait !

VOLKER : Tu es coupable.

LOTSCHER : Ma faute. Ma faute. Ma très grande faute !

VOLKER : Assassin !

LOTSCHER : Je vais réparer ma faute.

Il trempe profondément le pinceau de Volker dans un seau de peinture et se promène avec le pinceau qui dégoutte.

LOTSCHER : Tu as raison.

Ils se piquent au jeu, courent de ci, de là, rigolent et aspergent tout de peinture. Volker se vautre dans la couleur et crie. Lotscher regarde vers le haut, les bras en croix, puis il essuie la sueur de son front avec des doigts pleins de peinture.

VOLKER : C'est beau !

LOTSCHER : Qu'elles vivent !

VOLKER : Vive !

LOTSCHER : Vive !

VOLKER : Vive ! Vive !

LOTSCHER : Ne les efface plus jamais !

VOLKER : Plus jamais ! Chut ! C'est beau.

Ils s'immobilisent, écoutent attentivement. Des gouttes de peinture tombent du pinceau.

LOTSCHER : Encore ! Encore !

VOLKER empoigne Lotscher par le bras : Silence ! Plop ! plo-op ! Flo-o-ong ... (Il glapit, il imite l'écho, étire les sons. ) Tu n'entends rien ? (Il s'agenouille et écoute attentivement les gouttes de peinture qui tombent du pinceau.) Aanh ! Bannng ! Tch-sss-sch- schuuii ! Mais écoute donc ! (Lotscher est perplexe.) Sss - uii ! Boom !

LOTSCHER : Qu'est-ce que tu entends ?

Volker colle son oreille au sol. Lotscher s'agenouille.

LOTSCHER : Mais qu'est-ce qui se passe ?

VOLKER le regarde : Tu n'as rien entendu ?

LOTSCHER : Rien entendu.

VOLKER : Donne.

Il prend le pinceau de la main de Lotscher, va le tremper dans un seau de peinture et revient.

VOLKER : Ecoute maintenant très attentivement, mais vraiment très attentivement !

LOTSCHER se penche vers le sol, le pinceau dégoutte : En effet !

VOLKER : J'avais raison ?

LOTSCHER : Bon sang ! Oh ! Bououm !

VOLKER : Voilà la solution.

On n'entend plus rien d'intelligible. Ils continuent leur jeu, sans dire un mot. L'un semble oublier l'autre. Couchés par terre, ils essaient de se relever, titubent, vacillent, restent assis.

LOTSCHER : Volker !

VOLKER : Quoi ?

LOTSCHER : Arrête de rire tout le temps !

Il pouffe.

VOLKER : Quoi ?

LOTSCHER : Ma femme !

VOLKER : Ta femme ?

LOTSCHER : Ma femme !

VOLKER : Mais quoi ? Dis ce qu'il y a ?

LOTSCHER rit sans retenue : Elle est tout autre !

VOLKER glousse : C'est clair ! Elle est différente. Tu le vois aussi, maintenant ? Elle - doit être différente !

LOTSCHER : Elle n'est pas ma femme.

VOLKER : Non ! Elle ne l'est pas !

Ils éclatent de rire, tous deux. Leurs rires spasmodiques deviennent jusqu'à la fin de la pièce, de plus en plus douloureux, surtout chez Löttscher. Ils se relèvent, lourdauds. Volker tape sur l'épaule de Löttscher, celui-ci frappe Volker sur la braguette. Volker a un réflexe de recul, puis le frappe également sur la braguette.

LOTSCHER, n'a pas de réaction : Je ne sens rien.

Volker le frappe plus fort. Löttscher ne bronche pas.

LOTSCHER : Il est sourd.

VOLKER : Sourd ?

LOTSCHER : Depuis des années déjà.

Il continue à rire.

VOLKER : Les années ?

LOTSCHER : Fini !

VOLKER : A cause des tuyaux ?

LOTSCHER : Qui sait ?

VOLKER recommence à rire : Et dire que je suis tombé là-dessus !

Il attrape une pelle et tape sauvagement sur les tuyaux.

LOTSCHER : Faut pas taper sur les tuyaux, je t'en prie, Volker. S'il te plaît, laisse-les ! Oh ! Ne frappe pas ces tuyaux ! (Il s'interpose entre les tuyaux et Volker, titubant.) Arrête !

VOLKER : Non !

LOTSCHER : Arrête ! Ils vont exploser !

VOLKER : Oui ! Plus fort ! Plus fort !

LOTSCHER se bouche les oreilles des deux mains : Mes tympans !

VOLKER : Vas-y : frappe !

LOTSCHER : Arrête !

VOLKER : Au diable ces tuyaux !

LOTSCHER : Volker !

Volker ne frappe plus, il fixe un point dans le vague; Löttscher lui sourit, puis il recule et s'agrippe à un tuyau. Volker fait quelques pas en titubant.

VOLKER : Les tuyaux ...

LOTSCHER : Nous - nous devons travailler.

Il s'assied.

LOTSCHER : Volker, donne-moi du café.

VOLKER se dirige vers son sac de camping : Oui.

LOTSCHER : Mais, qu'est-ce qu'il m'arrive ?

VOLKER vacillant : Attends.

Il verse du café de sa bouteille thermos dans un gobelet, apporte le gobelet à Löttscher. Celui-ci le prend, mais, incapable de le tenir, il le lâche. Le gobelet se renverse sur son habit de travail, puis tombe à terre.

LOTSCHER : Ah ...

VOLKER ramasse avec peine le gobelet : Y'a pas de mal. J'en ai encore.

Il va chercher un nouveau gobelet de café.

LOTSCHER il boit : Merci. Le monde est beau.

Il pose le gobelet.

VOLKER : Oui. Tu as de la peine à parler.

LOTSCHER : Toi aussi. J'ai la langue épaisse.

VOLKER : Moi aussi.

LOTSCHER : Nous - devons continuer - le travail.

VOLKER : Oui, viens.

Il aide Löttscher à se remettre debout et l'amène devant les tuyaux verticaux. Löttscher s'y agrippe, sur le point de tomber. Volker va chercher son pinceau.

VOLKER : Tu arrives à monter tout seul ?

LOTSCHER : Non !

VOLKER : Je t'aide .

LOTSCHER : Tout est comme de la ouate.

VOLKER pousse Löttscher dans les tuyaux : Oui.

Löttscher arrive péniblement à se hisser dans les tuyaux. Volker lui tend le pinceau. Puis, il va chercher le sien d'un pas incertain et grimpe lui aussi dans les tuyaux.

LOTSCHER : Ça ne sert à rien.

VOLKER : Nous devons (silence.) L'air est plus pur, plus frais, ici en haut.

LOTSCHER : Non.

VOLKER : Si ! Respire à fond.

Tous deux font quelques profondes inspirations.

LOTSCHER : Cela ne peut pas être de l'air.

VOLKER : Bien sûr, Auguste. Que ça.

LOTSCHER : De la peinture.

VOLKER : Connerie.

LOTSCHER : Je t'assure !

VOLKER : N'est-ce pas mieux comme ça ?

LOTSCHER : Si.

VOLKER : Moi aussi, je me sens mieux.

LOTSCHER : Léger !

VOLKER : Tu vois, bientôt la journée de travail est finie.

Leur rire ressemble à une toux opprèssée.

LOTSCHER : Volker, je ne veux pas que la journée finisse.

VOLKER : Si, on ira boire un coup.

LOTSCHER : Mais pas d'alcool.

VOLKER : Tout ça m'est égal.

LOTSCHER : Ma femme - elle m'engueule.

Leur rire des deux.

VOLKER : C'est le plus beau jour de ma vie, aujourd'hui.

LOTSCHER : Pour moi aussi.

VOLKER : Je n'ai jamais autant rigolé.

LOTSCHER : Moi non plus.

VOLKER : C'est merveilleux.

LOTSCHER : Ici, je reste.

VOLKER : Moi aussi.

LOTSCHER : Toi aussi.

VOLKER : Avec toi.

LOTSCHER : Avec - moi, On va encore bien rigoler.

VOLKER : On s'entend bien maintenant.

LOTSCHER : Maintenant seulement.

VOLKER : Depuis aujourd'hui.

LOTSCHER : Jamais encore je n'ai vécu ça.

VOLKER : C'est chouette, non ?

LOTSCHER : Oui - c'est chouette -

Silence.

LOTSCHER : Les autres seraient tout étonnés s'ils savaient comme il fait beau ici.

Il rit et tousse.

VOLKER : Ils ne voudraient plus rien peindre d'autre que des tuyaux.

Ils éclatent de rire. Volker tape sur les tuyaux avec son pinceau.

LOTSCHER essuie ses larmes : Il n'y aurait même pas assez de tuyaux.

VOLKER comme engourdi et riant grassément : Et quelle tête ils feraient, si un beau jour tous ces tuyaux étaient en plastique qu'on aurait plus besoin de peindre !

LOTSCHER : N'arrivera jamais. Non, non Volker, jamais.

VOLKER : On supprimera plutôt les tuyaux ?

LOTSCHER : Arrête, maintenant. Tu déconnes ? Sans tuyaux ?

VOLKER : Oui !

LOTSCHER : T'y crois pas toi-même.

VOLKER : Quelle importance, finalement, ce qui viendra après.

LOTSCHER : On s'en fout.

VOLKER : De tout !

LOTSCHER : Mes os sont lourds comme du plomb.

VOLKER : Les miens aussi.

LOTSCHER : Ta figure est pleine de peinture.

VOLKER un peu plus gai : La tienne aussi !

LOTSCHER : C'est chaud, cette peinture sur la peau.  
VOLKER trempe son index dans un pot de peinture : C'est vrai ?  
Désabusé, il se nettoie les doigts aux tuyaux.

LOTSCHER : Tout tourne autour de moi. Tu es une spirale ?

VOLKER : Et toi, tu es mon collègue.

LOTSCHER se crispe : Oh - mes pieds se sont endormis.  
Il gémit, mais tous deux rigolent.

VOLKER : Tout va bien ?

LOTSCHER : Oui - oui ...

VOLKER : Faut pas mollir.

LOTSCHER : Depuis trente et un ans, jamais un jour n'a été aussi beau.

VOLKER : Jamais une aussi belle fin de journée.

LOTSCHER : Volker (silence.) J'ai des fourmis dans les jambes.

VOLKER explose de rire : Ne te les laisse pas bouffer.

Il frappe de façon désordonnée sur les tuyaux.

LOTSCHER : Je pourrais rire sans arrêt. Tout est - gai ...

VOLKER : Viens - on rentre. Assez travaillé. (Il regarde de près sa montre-bracelet.) Ce n'est pas encore le soir - Mais - on y va quand même.

Lötscher se raidit, sa tête se renverse sur les tuyaux, il dort. Volker ne s'est aperçu de rien.

VOLKER : On y va ?

Le bras de Lötscher glisse et se balance entre les tuyaux. Son pinceau échappe à sa main et tombe à terre. Volker peint, secoué de petits rires, sans se rendre compte de rien. Egon, le monteur, apparaît, sans chariot-établi, cette fois. Il tient à la main une feuille de papier qu'il agite : la feuille de contrôle.

EGON : Voilà ! Je vous ai remis en marche les ventilateurs. La lampe de contrôle était allumée. Bon sang, ce que ça pue, votre peinture...

VOLKER : Egon, salut ...

EGON regardant autour de lui : Qu'est-ce qui se passe ici ? Il s'est endormi, Auguste ? (Volker rit.) Quel est ce bordel, ici ? De la peinture partout. (À Volker :) Eh toi ! (Volker rigole.) Qu'est-ce qui se passe ? Qu'arrive-t-il à Auguste ?

VOLKER sur un ton mélodique : Il rêve.

Il glousse.

EGON rire bref : Pourquoi tu ris comme un crétin ? (À mi-voix :) Nom de Dieu, fais pas de la merde. Laisse-moi voir... (Il grimpe jusqu'à la hauteur de Lötscher, le secoue avec précaution :) Eh ! Auguste, qu'est-ce qui cloche ? Auguste ? (À Volker :) Mais il est sans connaissance ? (Descend à terre, à Volker :) Descends de là ! (Volker se frotte les yeux et hoquète .) Allez, bon sang ! Vous avez respiré trop de cette saloperie là ! (Il se faufille entre les tuyaux et en tire Volker, inerte, puis l'aide à descendre jusqu'en bas. Immédiatement Volker s'assied. Egon reste un moment indécis.) Auguste ! (Il regrimpe vers Lötscher, lui tourne un peu le visage, le regarde dans les yeux. Lötscher gémit douloureusement. Volker, les yeux écarquillés, se remet à rire faiblement. Egon redescend.) Je monte en vitesse là-haut et j'appelle le médecin de service ! Compris ? Entre-temps, tu veilles sur Auguste !

Il sort en courant.

VOLKER : Bey - bey ...

Silence. Puis Volker éclate d'un fou-rire. Il regrimpe vers Lötscher et le secoue. Il s'essuie la sueur qui lui coule du visage, se rapproche de Lötscher en glissant et le couche à travers ses genoux, en faisant pivoter le torse de Lötscher. Il le regarde dans les yeux.

VOLKER : Auguste ... Auguste ! (Il rit.) Au-gus-te. Qu'est-ce qui se passe avec toi. Egon est venu. On doit travailler. Viens. Nous voulons pourtant avoir du plaisir, viens, travaillons. Au moins un mètre encore. Après c'est l'heure de rentrer. (Il le secoue.) Au boulot, collègue. Allons ! Je t'en prie, ramène-toi donc. Viens, une dernière fois. Après on peut s'en aller. (Silence.) Faut pas dormir, Auguste, (Il regarde par terre.) attends, je vais te chercher ton pinceau.

Maladroitement, il redescend, ramasse le pinceau. Avec un morceau d'étoupe qui traîne par là, il essuie la tache, trébuche entre les seaux, tombe. Il se remet debout et remonte vers Lötscher.

VOLKER : Viens ! (Il tire le bras de Lötscher des tuyaux et lui serre le pinceau dans la main.) Prends, Auguste. Il faut qu'on en fasse encore un peu ... Au moins un mètre encore.

Le bras de Lötscher retombe inerte à travers les tuyaux, se balance, le pinceau retombe une nouvelle fois jusqu'à terre.

NOIR INSTANTANE.